

PETIT COURRIER DES DAMES,

ANNONCES

DES MODES,



Des Nouveautés et des Arts.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit Gravures par mois, dont six représentant des costumes de femme, une des costumes d'homme, une des chapeaux, bonnets et coiffures.

Prix de l'abonnement	pour trois mois.....	9 fr.
	pour six mois.....	18
	pour l'année.....	36

50 cent. de plus par trimestre, pour les départemens.
1 fr. id. pour l'étranger.

ON S'ABONNE A PARIS,

Au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, N^o 2 L, près le Passage de l'Opéra, où doivent être adressés, *franc de port*, les lettres, envois d'argent et demandes d'abonnement.

Les abonnemens datent du 5 ou du 20 de chaque mois.

MODES.

ENSEMBLE DE TOILETTE. — Une robe-guimpe en velours immortel, ayant une passementerie au-dessus de l'ourlet; des manches très-larges en haut et collantes en bas; ruche et manchettes de blonde; capote de satin blanc; demi-voile de blonde; écharpe de cachemire blanc : telle est une jolie toilette de visite.

— Douillette en satin mauve, garnie de larges revers en peluche mauve; pélerine de même, entourée de frange; chemisette de blonde à collet rabattu; chapeau de velours vert, orné de nœuds de rubans de gaze à lignes vertes et noires, et sur le bord une haute blonde noire.

— Robe de chaly gris à dessins ramagés verts, rouges et bruns; pélerine pareille, garnie d'une blonde noire; chapeau de velours noir, garni de blonde et de ruban de gaze verte; bottines de satin noir; boa de martre.

FAÇON DE ROBES. — Sur des robes-guimpes unies on met des doubles jockeys qui se prolongent en pélerine jusqu'au bas de la ceinture. Ces jockeys sont garnis de frange, de blonde ou de broderies, ce qui donne une tournure très-cossue au corsage.

— On invente différentes garnitures pour les robes de soie très-habillées. Nous reproduirons dans nos gravures celles qui nous ont paru les plus nouvelles. En général, ce sont beaucoup de satins ou de velours découpés qui s'appliquent au-dessus de l'ourlet.

— Les volans en blonde sont toujours les garnitures les plus riches ou de meilleur goût.

— Parmi le grand nombre de magasins les plus fréquentés par les dames élégantes, celui de M. GAGELIN (ancienne maison Versepuy *) se distingue par les chalys du tissu et des dessins les plus agréablement variés qui s'y trouvent réunis aux étoffes de soie des nuances les plus agréables. Nous citerons celle immortelle, en satin du harem; celle aventurine, en étoffe dite parisienne; celle bleu saphir, et les plus jolies nuances en rose, lilas, marron, etc. Cette maison a soigné, d'une manière particulière, les articles convenables aux robes de demi-toilette. Nous parlerons plus tard de ce qu'elle pourra offrir pour les grandes soirées. Nous y avons remarqué de superbes satins et des velours à reflets ravissans. Les dames auxquelles nous nous adressons plus particulièrement n'ignorent pas que M^{me} Gagelin continue de s'occuper avec le plus grand soin de la confection de manteaux dont les tissus et la forme sont d'un goût parfait. Les collets en sont d'une peluche extrêmement fournie qui a l'aspect de la fourrure;

* Rue Richelieu, n^o 93.

elle est de nuance semblable aux manteaux. Nous en avons vu avec des revers également en peluche : quelques-uns ont des manches prises dans la pélerine.

LE 20 MARS 1730.

(SUITE.)

Les sanglots étouffèrent la voix du malade, et ses deux frères, transportés ne purent que l'imiter et pleurer comme lui, en se précipitant sur les mains de l'inconnue, et en les couvrant de leurs baisers respectueux.

Elle avait rejeté sa mante ; c'est bien celle que Grandval a nommée. Émue de la reconnaissance de ceux qui l'entourent, elle veut leur imposer silence.

« Que faites-vous, leur dit-elle, ne suis-je pas trop heureuse de vous voir sauvé?... »

— Pourquoi donc me forcer à me taire ? reprend le malade ; mon salut n'est-il pas votre ouvrage, et ne faut-il pas que je me justifie ? Jacques et Thérèse n'ont pu vous aller remercier, vous aller voir. Mes frères, enfin, prévenus de ma misère, sont accourus me secourir... Je ne devais plus alors avoir recours à des bienfaits que vous savez si bien répandre, et dont tant d'autres ont besoin.

— Mais pourquoi me laisser dans l'inquiétude ? Je vous croyais en danger.

— Jacques et Thérèse auraient été vous prévenir, vous porter mes bénédictions ; ah ! Dieu récompensera tant de vertus, tant de belles actions que le monde ignore.

— Dieu !... répéta l'étrangère à voix basse, et son visage devint tout-à-coup triste et mélancolique. Elle leva ses beaux yeux vers le ciel, qui alors laissait échapper un rayon de soleil, à travers le froid brouillard du matin.

Piron ne put s'empêcher d'essuyer une larme : il pressa avec force la main de Dangeville, et, entendant marcher dans la chambre, il descendit légèrement l'escalier avec ses deux compagnons. Ils n'avaient plus, comme le matin, la démarche hardie et bruyante ; ils étaient tous les trois calmes et silencieux.

Le soir de ce jour, dans le foyer de la Comédie-Française, il y avait une nombreuse réunion : le duc de Richelieu, le

marquis de Béringhen, le duc de Retz, Lamotte, De la Faye, Campra, et beaucoup d'autres seigneurs, littérateurs et artistes. Piron parlait beaucoup; il faisait avec feu un récit auquel on prêtait la plus grande attention. Ses paroles furent applaudies par tous les auditeurs. Lorsque le spectacle commença, lui et tous ceux que l'on avait remarqués au foyer étaient dans la salle : on donnait *Œdipe* et le *Florentin*. Adrienne Lecouvreur jouait Jocaste. Aussitôt qu'elle parut sur la scène, Piron s'écria : C'est elle ! et un tonnerre d'applaudissemens accueillit l'actrice adorée, dont le hasard avait fait connaître la conduite généreuse, dont mille traits avaient été révélés depuis la confidence de Piron. On était heureux de pouvoir rendre hommage en même tems à son talent, à sa modestie, à sa bienfaisance.

Trois jours après cette scène si attendrissante, un bruit sinistre courut, vers le soir, dans la capitale. On parla de mort, d'empoisonnement. Les noms d'un guerrier célèbre... d'une princesse trop connue, se joignirent à celui de l'actrice dont on avait naguère honoré le noble caractère... On s'interrogeait à voix basse; la Comédie-Française était triste, silencieuse... Des hommes noirs circulaient avec empressement d'une église du faubourg Saint-Germain à l'hôtel de l'archevêque... parlant à des femmes du peuple, semblant même leur remettre quelques pièces de monnaie... Des soldats du guet se promenaient avec leurs armes... et beaucoup d'individus sales et mal vêtus se réunissaient autour d'une maison, dont les volets étaient fermés. A travers une seule fenêtre entr'ouverte, on voyait briller deux ou trois flambeaux, autour d'une masse blanche immobile.

« C'est donc ben vrai qu'elle est morte ? dit une vieille femme cassée, en abordant un groupe qui se partageait l'argent que contenait une bourse.

— Aussi vrai que nous sommes dix en présence du respectable M. Rimbert, répondit une autre femme aux vêtemens déchirés et à la figure couperosée. Ah ! ça, mère Focard, vous êtes des nôtres, n'est-ce pas, et vous avez ben assez de poumons pour crier avec nous.

— Quoi, crier ! — Après c'te damnée, que M. Rimbert dit qu'on n'entertera pas, parce qu'elle est excommuniée.... N'est-ce pas, M. Rimbert ?



Petit Courrier des Dames
Boulevard des Italiens N^o 2 près le passage de l'Opéra.

— Certainement, mes enfans. Nous ne pouvons pas souffrir qu'on laisse reposer une comédienne au milieu de nous, qui sommes de bons chrétiens. Moi, pour mon compte, je renverserais plutôt son cercueil. »

En disant ces mots, Rimbert alla rejoindre d'autres groupes.

Le cortège arriva silencieusement dans la direction de la rue de Bourgogne, non loin de la Seine. Il parcourait presque le même chemin que Piron et ses trois amis, lorsque, gais et joyeux, ils suivaient, quelques jours auparavant, la marche rapide de celle pour laquelle on allait chercher une tombe solitaire !

« Ce sera bien là, » dit l'un des hommes en essuyant son front ruisselant de sueur. Et ils s'arrêtèrent en déposant avec précaution le cercueil. La jeune fille s'agenouilla à côté ; Jacques éclaira les travailleurs, et, à la lueur vacillante et blafarde de la lanterne, les trois frères creusèrent la fosse.

Au bout d'une heure, tout fut fini, mais en se retournant Jacques avait laissé choir son flambeau. Heureusement la lune, traversant les nuages noirs qui jusqu'alors avaient tenu Paris dans l'obscurité, éclaira de ses rayons doux et argentés la cérémonie funèbre. Ils purent achever leur tâche douloureuse. Le corps fut doucement descendu dans l'étroite demeure qu'il allait occuper, mais au moment où la terre et les cailloux, en tombant avec un bruit qui faisait tressaillir, allaient couvrir pour toujours celle qui avait été et si belle et si bienfaisante, Thérèse laissa tomber quelque chose sur la tête du cercueil. C'était une petite bouteille qu'elle avait été remplir dans le bénitier de Notre-Dame ! Elle murmura en même tems une prière, et bientôt on ne vit plus, sur cet étroit passage choisi par les trois frères, qu'un espace de terre qui paraissait fraîchement remué, et dont le milieu formait un léger monticule.

Le lendemain... les princes, les marquis, les ducs, disaient que c'était bien dommage qu'Adrienne eût cessé de vivre. Ils demandaient qui la remplacerait, et parlèrent même, pendant cinq minutes, de la défunte au petit lever du roi. Les poètes firent des épitaphes, Grandval prononça un éloge, Voltaire commença des vers sublimes ; un jeune héros s'enferma même pendant deux heures... mais tout fut dit pour la pauvre Adrienne.

Le lendemain! Oui, mais les jours suivans encore, Jacques et Thérèse vinrent prier sur la tombe qu'ils ne méconnaissaient pas. Il y vinrent avec leur père, rendu à la vie, à l'honneur, à l'espoir d'un avenir heureux... Ils couvrirent d'un vert gazon le dernier séjour de celle que Dieu devait avoir appelée près de lui... et même, un jour, on vit Thérèse enfoncer dans la terre le crucifix de son chapelet, béni par le prêtre chargé du soin d'éclairer sa jeune raison, et qui ne la blâmait pas d'être reconnaissante.

CH. D'ARGÉ.

000000000000

QUELQUES SOUVENIRS.

(Sainte-Pélagie.)

AIR : *Du Dieu des bonnes Gens.*

Aux jours heureux de ma paisible enfance,
Souvent mon cœur aime à se reporter.
Tranquille et seul, je me livre en silence
Aux doux pensers qui viennent m'agiter :
Et mon bel âge encor se renouvelle
En parcourant le champ des souvenirs;
O mes amis, plaisirs qu'on se rappelle
Sont encor des plaisirs! (*Bis.*)

Venez, venez flatteuses rêveries!
Ramenez-moi par une aimable erreur,
Vers la Charente et ses rives fleuries,
Où tant de fois j'osai croire au bonheur.
Là, du pêcheur je suivais la nacelle,
Que mollement balançaient les zéphirs;
O mes amis, plaisirs qu'on se rappelle
Sont encor des plaisirs!

Je crois revoir le solitaire asile
Où ma Naïs recevait mes sermens :
Du rossignol sous l'ombrage mobile,
Nos cœurs émus écoutaient les accens...
Tu nous charmais, plaintive Philomèle!
A tes soupirs se mêlaient nos soupirs;
O mes amis, plaisirs qu'on se rappelle
Sont encor des plaisirs!

Bellone, hélas! vint désoler la terre :
Sous les drapeaux d'un conquérant fameux,
Je fus braver les hasards de la guerre
Sans oublier mes sermens amoureux.

La France acquit une gloire immortelle;
 Je la chantais pour charmer mes loisirs;
 O mes amis, plaisirs qu'on se rappelle
 Sont encor des plaisirs!

Mais je revins aux bords de la Charente;
 Je saluai mes dieux hospitaliers;
 Ivre d'amour, je revis mon amante,
 Et j'oubliai la gloire et ses lauriers!...
 Malgré le sort qui m'éloigne encor d'elle
 Je me console avec mes souvenirs;
 O mes amis, plaisirs qu'on se rappelle
 Sont encor des plaisirs!

(Extrait des CHANSONS DE POUTIGNAC DE VILLARS. Charmant recueil dont nous rendrons compte incessamment.)

L'EXILÉ PROVENÇAL *.

ROMANCE.

Nous engageons nos lecteurs à rechercher cette romance qui vient de paraître, paroles de M^r Guillois, musique de M^r Constantin Longuet, et accompagnement de piano par M^r Mozin. Ces noms réunis sont déjà un titre à l'attention; M^r Mozin, professeur distingué et connu, a attaché à cette romance le sentiment, toujours juste et vrai, de son talent; M^r Constantin, qui a déjà prouvé, par la composition de plusieurs romances, combien son ame et sa verve musicale étaient toujours en harmonie avec les paroles de l'auteur, s'est particulièrement distingué dans celle-ci, où il paraît avoir été électrisé par les vers eux-mêmes.

Cette romance historique, si l'on peut s'exprimer ainsi, n'a pu paraître à l'époque où elle a été composée. L'auteur des paroles était exilé en effet, et certes l'expression de ses regrets, de ses espérances, eût été alors un titre de plus à la persécution et à la proscription. Il suffira de la lire, pour être frappé, comme nous, des sentimens qu'elle respire, surtout dans ce troisième couplet si poétique, si suave, où l'auteur laisse aller son ame à la douleur dont elle est remplie:

* *L'Exilé Provençal sur les bords de la Meuse*, en 1815, paroles de M^r Guillois, mises en musique par M^r Constantin Longuet, accompagnement de piano par M^r Mozin. Prix: 2 fr. A Paris, chez Frère, éditeur de musique, passage des Panoramas, n^o 16, et chez tous les marchands de musique.

loin de sa patrie, de sa famille, de ses amis, et du beau pays de Laure ! Le quatrième couplet peint avec une énergie profonde les excès qui ont désolé le midi de la France en 1815. Le cinquième couplet est admirablement prophétique. On devine aisément que la vérité seule a pu dicter des accens si touchans, si patriotiques ! Le bonheur de la versification de M^r Guillois est égale à la sensibilité qui l'a dictée. Plus d'une fois cette délicieuse romance, chantée à voix basse et dans le secret de l'intimité, a fait verser des larmes, et dire que M^r Guillois avait retrouvé des inspirations et des expressions dignes de notre premier poète de la chanson politique. Nos poètes, nos musiciens sont appelés à juger de la vérité de notre éloge.

AVIS IMPORTANT POUR LES TAILLEURS.

TRAITÉ COMPLET DE LA COUPE DES VÊTEMENS. Un volume in-8° accompagné de planches et gravures. Prix, franc de port, 2 fr. 50 c. Ce petit traité, indispensable à tous les tailleurs, donne des méthodes claires et raisonnables : 1° sur la manière de prendre des mesures ; 2° sur les meilleurs instrumens en usage pour le tracé des vêtemens ; 3° sur le tracé des vêtemens pour une taille bien proportionnée ; 4° sur la réduction pour des tailles de toutes grandeurs ; 5° sur les modifications nécessaires aux vêtemens des personnes difformes.

LIVRET DES MESURES D'HABILLEMENT. — Le livret des mesures d'habillement, un vol. in-4°, prix, franc de port : 4 fr. Ce livret donne une méthode simple de prendre toutes espèces de mesures. Il présente des tableaux disposés de manière à y insérer commodément et avec ordre toutes les commandes qu'un tailleur peut recevoir, et toutes les mesures qu'il a à relever. S'adresser franc de port, au bureau du *Journal des Tailleurs* et du *Petit Courrier des Dames*, boulevard des Italiens, n° 2.

Le Journal des Tailleurs paraît les 1^{er}, 11 et 21 de chaque mois. Une gravure de costume d'homme et une planche de dessins de patrons accompagnent chaque numéro.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

PARIS.	6 fr. p. trois mois ;	12 f. p. 6 mois ;	24 f. p. un an.
DEPARTEMENTS : 6 f. 50	<i>id.</i>	13 f. <i>id.</i>	26 f. <i>id.</i>
ÉTRANGER.	7 fr. <i>id.</i>	14 f. <i>id.</i>	28 f. <i>id.</i>

A ce Numéro est jointe la planche 763.

PARIS. — Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, N° 46, au Marais.